

CORRESPONDANCE
1925-1941

STEFAN ZWEIG
KLAUS MANN

CORRESPONDANCE

1925-1941

suivi de trois essais de Klaus Mann

Jeunesse et radicalisme

Érasme de Rotterdam

Stefan Zweig

Édition établie et annotée par
DOMINIQUE LAURE MIERMONT

Traduit de l'allemand et préfacé par
CORINNA GEPNER

PHÉBUS

L'éditeur a tenu à respecter la présentation originale
de la correspondance entre Stefan Zweig et Klaus Mann.

L'éditeur remercie la Monacensia (archives littéraires de la ville de
Munich) et la succession Klaus Mann pour leur autorisation de
reproduction des lettres de Stefan Zweig et de Klaus Mann.

Les lettres de Klaus Mann datées du 12.12.1925, 17.12.1928, 10.03.1926,
20.12.1926, 25.01.1927, 19.09.1927, 01.11.1927, 03.07.1929, 28.09.1929,
22.11.1929, 26.11.1929, 22.12.1929, 08.01.1930, 01.06.1930, 15.11.1930,
03.05.1931, 19.06.1932, 01.12.1932, 12.05.1933, 19.05.1933, 23.06.1933,
10.07.1933, 07.08.1933, 20.08.1933, 04.09.1933, 15.09.1933, 27.11.1933,
12.12.1933, 09.05.1934, 13.05.1934, 18.06.1934, 25.05.1935, 09.08.1935,
30.07.1936, 26.11.1937, 18.04.1938, 13.09.1938, 08.07.1939

Les lettres de Stefan Zweig datées du 15.05.1933, 19.06.1933, 20.06.1933,
17.07.1933, 14.08.1933, 30.08.1933, 11.09.1933, 18.09.1933, 18.11.1933,
23.11.1933, 29.11.1933, 13.12.1933, 10.05.1934, 20.06.1934, 31.05.1935,
06.08.1935, 24.01.1936, 07.02.1936, juillet 1936, été 1936, 24.11.1936,
06.12.1937, 14.04.1938, 09.08.1938, 15.09.1938, juillet 1939
sont extraites de *Briefe und Antworten 1922-1949*

© 1987 by Verlag Heinrich Ellermann, München. Published by permission of
Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg

Lettres inédites de Klaus Mann (05.09.1928, 12.04.1930, 27.02.1931, 04.07.1933,
15.06.1936) : © Succession Klaus Mann

L'essai «Jeunesse et radicalisme» est extrait de *Die Neuen Eltern. Aufsätze, Reden,
Kritiken 1924-1933*. © 1992, Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg

L'essai «Érasme de Rotterdam» est extrait de *Zahnärzte und Künstler. Aufsätze, Reden,
Kritiken 1933-1936*. © 1993, Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg

L'essai «Stefan Zweig» est extrait de *Zweimal Deutschland. Aufsätze, Reden, Kritiken
1938-1942*. © 1994, Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg

ISBN : 978-2-7529-0774-5

PRÉFACE

Deux écrivains. L'un, le plus jeune, fils d'un prix Nobel de littérature, est encore au début de sa carrière littéraire. La critique l'éreinte, ne voit en lui qu'un dandy superficiel, habile à tirer parti de son nom et se complaisant dans la description des turpitudes morales. L'autre est au faite de sa gloire. Artiste prolifique, insatiable découvreur de talents, il enchaîne les succès et occupe une place importante sur la scène littéraire.

Le plus jeune est respectueux, admiratif, en quête d'approbation et de reconnaissance. L'aîné est encourageant, bienveillant – et fasciné par le père de son jeune laudateur, qui est à ses yeux une figure exemplaire sur le plan littéraire et intellectuel.

Klaus Mann et Stefan Zweig, donc.

Voilà à quoi pourrait ressembler leur correspondance : à un échange soumis et révérencieux d'un côté, bienveillant et paternel de l'autre. Voilà aussi ce qu'elle n'est pas, ou juste très en surface. Les réalités qui se dessinent au fil de cette relation épistolaire, qui aura duré presque deux décennies, sont bien différentes : beaucoup plus contrastées, complexes et intéressantes. Elles échappent aux stéréotypes que l'on serait tenté de convoquer à la lecture de ces lettres.

D'abord, parce que Thomas Mann n'est pas le mauvais père auquel son fils irait chercher un substitut en la personne

de Zweig. Si les relations entre père et fils, qui plus est tous deux écrivains, sont parfois difficiles, le père est encourageant, attentif et élogieux, sincèrement intéressé par le travail de son fils. *Méphisto*, par exemple, lui paraît « brillant », très drôle, écrit avec verve et talent, et il félicite Klaus d'avoir capté dans ce roman quelque chose de l'esprit de l'époque.

Ensuite, parce que Klaus Mann est plus critique qu'on ne pourrait s'y attendre à l'égard de l'écrivain Zweig. Ses lettres témoignent de son admiration et, très probablement, d'une estime sincère, mais son journal intime, lui, est dépositaire de jugements plutôt dépréciatifs. Le style de Zweig ne convainc pas toujours Klaus Mann, il le trouve « clinquant », « de seconde, voire de troisième zone ». Quoique très intelligent, le personnage lui paraît bavard, pas toujours bien luné, un peu trop charmeur – et il ne se contente pas de le penser, il l'écrit.

Enfin et surtout, il y a l'Histoire, qui joue un rôle crucial dans l'évolution des relations entre Klaus Mann et Stefan Zweig. Une Histoire impitoyable, qui oblige à se découvrir, à prendre position, à révéler ce que l'on est. Et c'est là que se noue une grande partie de ce qui, en d'autres circonstances, aurait pu n'être qu'une relation épistolaire passionnante mais sans surprises entre deux intellectuels férus de littérature et de valeurs humanistes. Mann est sans pitié. Très tôt conscient du danger que représente le nazisme, il en devient un adversaire déclaré. Là où Zweig témoigne une indulgence coupable à l'égard d'une jeunesse attirée par les sirènes du nationalisme, il condamne cette évolution et prend publiquement parti contre Zweig. La correspondance en porte la trace. Pourtant lorsque, quelques semaines après avoir quitté l'Allemagne, il décide d'éditer *Die Sammlung* (« Le Rassemblement »), une revue littéraire qui, sans être « axée sur l'actualité politique », manifesterait un « esprit d'opposition », il fait appel à Zweig, comme à d'autres personnalités de renom, pour soutenir le projet. En réalité, la revue est clairement marquée idéologiquement par son engagement antifasciste. Et Stefan Zweig doit subodorer quelque chose, car au-delà d'une surcharge de travail qui l'empêche d'honorer sa promesse de collaboration

et d'une dépression qui s'explique par l'évolution politique, il n'a de cesse de se dérober, de louvoyer, jusqu'à son désistement définitif, au motif que ce combat-là n'est pas pour lui. Plus exactement, il reproche à Klaus Mann de jouer le jeu des innombrables adversaires du régime, qui font plus de bien que de mal en luttant isolément au lieu d'œuvrer à un rapprochement qui donnerait à la protestation un poids international.

Du côté de Klaus Mann, la déception est sévère. Il n'est pas dupe du malaise de Zweig, de ce qu'il appelle, pour sa part, hypocrisie et lâcheté. Alors qu'il a depuis longtemps compris la nature du régime nazi et de son idéologie monstrueuse, Zweig veut encore jouer la carte de l'irréprochabilité, comme s'il pouvait par là désamorcer les attaques dont il est la cible en tant qu'écrivain non rallié et en tant que juif. L'horreur du conflit qui habite Zweig est étrangère à Klaus Mann, lequel voit du reste dans le combat une issue possible à son propre malaise existentiel. Quoi de plus juste et de plus fondateur que de défendre, publiquement, les valeurs de la civilisation ?

De ce point de vue, le style des lettres est révélateur. L'écriture de Klaus Mann est à la fois soutenue et naturelle, respectueuse et spontanée. Très ajustée à son destinataire, à ses mouvements, à ses prises de position. L'écriture de Zweig, tout en manifestant une aisance pleine de civilité et même de gentillesse, est souvent plus cérémonieuse, elle privilégie les longues périodes explicatives. D'une certaine manière, au moins pendant un temps, c'est Klaus Mann qui donne le ton, qui anime, provoque, instaure cette tension qui pousse Zweig dans ses retranchements.

Ce qui est remarquable, c'est que cette relation se poursuive et se maintienne, alors qu'il y aurait un véritable motif de rupture. Il semble y avoir entre les deux hommes, envers et contre tout, une estime et une affection sincères. Peut-être aussi peut-on déceler, plus souterrainement et au-delà des différences, une affinité unissant ces deux grands dépressifs, qui se suicideront tous les deux à quelques années d'intervalle. Bien loin, donc, des stéréotypes qui les figeraient dans des rôles

convenus (père et fils, débutant et confirmé), on se trouve face à deux figures d'intellectuels, qui évoluent dans leur pratique artistique, qui se heurtent l'un à l'autre, qui sont happés par les réalités politiques de l'époque et s'affrontent sur la manière d'y répondre. Klaus Mann n'est pas un jeune chien fou insoucieux des conséquences de ses actes – il paie le prix de sa lutte. Zweig n'est pas le vieux sage qui délivre une leçon de modération, mais un homme profondément rebuté par l'ignominie de son époque et qui, ne croyant pas à la victoire, ne peut se sentir l'âme d'un combattant. Il ressort de cette correspondance, obstinément poursuivie dans une époque bouleversée, d'un pays à l'autre, voire d'un continent à l'autre, l'image poignante de deux hommes qui, au bout du compte, finiront par se rejoindre dans le désespoir. Non sans avoir auparavant lutté, chacun à sa manière.

CORINNA GEPNER

NOTE ÉDITORIALE

Parmi les quatre-vingt-deux lettres rassemblées dans ce volume, soixante-cinq sont extraites du recueil *Klaus Mann – Briefe und Antworten 1922-1949* publié d'abord en 1987 chez Spangenberg/Ellermann, puis en édition de poche chez Rowohlt (1991).

À ces soixante-cinq lettres déjà publiées s'ajoutent les dix-sept lettres inédites suivantes :

- cinq lettres de Klaus Mann : les n^{os} 8, 15, 18, 29 et 65 ;
- douze lettres de Stefan Zweig : les n^{os} 36, 39, 54, 55, 60, 63, 64, 68, 74, 80, 81 et 82.

Les originaux de ces lettres, ou leurs copies, se trouvent dans le fonds Klaus Mann des archives littéraires de Munich.

Les lettres de ce volume ne constituent pas, et de loin, la totalité de la correspondance échangée entre Klaus Mann et Stefan Zweig. On pourra s'étonner par exemple qu'on n'ait retrouvé aucune lettre de l'écrivain autrichien entre 1925 et 1933, c'est-à-dire pendant les huit premières années de cette correspondance. Cette lacune est due au fait que la famille Mann a été contrainte d'abandonner la maison de Munich en mars 1933 et que de nombreux documents ont été détruits par les nazis. Par la suite, d'autres lettres ont été perdues en raison

des déplacements incessants des deux protagonistes et à cause de la guerre. Heureusement, il arrive qu'on en retrouve la trace dans le *Journal* de Klaus Mann.

Quoi qu'il en soit, et en l'état actuel des recherches, le lecteur français dispose de l'édition la plus complète existant à ce jour – privilège que n'a pas le lecteur allemand!

DOMINIQUE LAURE MIERMONT

1 – Klaus Mann à Stefan Zweig

Munich¹
Poschingerstrasse 1
Le 12.12.25

Très cher Monsieur Stefan Zweig –

Comme vous pouvez l’imaginer, votre lettre² m’a procuré une immense joie. Une belle critique, formulée par une voix autorisée, fait tellement de bien quand ceux qui n’ont pas autorité pour parler se croient sans cesse obligés de déverser leurs stupides railleries! Je vous serais également très reconnaissant d’accepter de vous exprimer publiquement sur *La Danse pieuse*³ dans le *Weltbühne*, par exemple, ou ailleurs. Ce que vous m’écrivez en outre à titre d’exhortation et d’avertissement correspond tout à fait à ce que je ressens moi-même. Je ferai ce qu’il faut et, si Dieu le veut, je commencerai mon voyage autour du monde à l’automne prochain. De toute façon, je suis constamment par monts et par vaux, et c’est un pur hasard si je suis en ce moment à Munich. À la mi-janvier, je ferai une lecture à Vienne. Je passerai d’abord par Salzbourg et me réjouis déjà à l’idée de vous rencontrer. Nous avons, en dehors de mes parents, de nombreuses connaissances communes : Otto Zarek⁴, Erich Ebermayer⁵, etc.

Mais, auparavant, j’aurais un autre service à vous demander : dites-moi quel est l’éditeur qui a publié les livres de Jäger⁶ et comment je peux me les procurer. Je ne les connais malheureusement pas et il faut bien sûr que je les lise.

Soyez assuré de mon sincère dévouement,

Klaus Mann

1. Jusqu'au 13 mars 1933, date de son départ en exil, l'adresse de Klaus Mann fut celle de ses parents Thomas et Katia Mann à Munich.

2. Il s'agit de la première lettre de Stefan Zweig à Klaus Mann. L'écrivain autrichien y félicitait Klaus Mann pour son premier roman, *La Danse pieuse*. Cette lettre a disparu, mais Klaus Mann en cite un extrait au chapitre V de son autobiographie, *Le Tournant* : « Le plus bel encouragement me vint de Stefan Zweig, qu'à l'époque je ne connaissais guère personnellement. Cet infatigable découvreur et protecteur de jeunes talents trouva les mots qui m'allèrent droit au cœur : "Continuez comme ça, cher ami! Certains peuvent être enclins à vous rejeter parce que vous êtes le fils d'un père célèbre. Ne vous souciez pas de semblables préjugés. Travaillez! Dites ce que vous avez à dire – car, si je ne me trompe, vous ne manquez pas de matière... J'attends beaucoup de vous. Écrivez un autre livre! Et pensez à moi en le faisant – à l'espoir que je place en vous, à la confiance que je vous témoigne!" »

3. Sous-titré *Le Livre d'aventures d'une jeunesse*, ce premier roman de Klaus Mann (1925) est également un des premiers ouvrages de la littérature allemande traitant de l'homosexualité. L'auteur y confesse ouvertement ses propres tendances sexuelles.

4. Otto Zarek (1898-1958), écrivain et journaliste allemand, fit la connaissance de Klaus Mann entre 1920 et 1922, alors qu'il travaillait comme dramaturge aux Kammerspiele de Munich. Il devint dès 1925 une personnalité influente dans le milieu du théâtre berlinois (il se targuait entre autres d'avoir découvert Brecht et le concept de théâtre épique). Juif et homosexuel, il s'exila aussitôt après l'incendie du Reichstag en mars 1933. Il émigra d'abord en Hongrie, puis en Angleterre (1938), avant de retourner à Berlin-Ouest (1954).

5. Juriste de formation, Erich Ebermayer (1900-1970) était un ami d'enfance de Klaus Mann. Cet écrivain allemand avait publié en 1924 un recueil de nouvelles, *Doktor Angelo*, dans lequel il traitait prudemment de l'homosexualité. Au moment de l'arrivée d'Hitler au pouvoir, Klaus Mann et lui projetaient d'adapter pour le théâtre le roman de Saint-Exupéry, *Vol de nuit*. La décision d'Ebermayer de ne pas émigrer et la notoriété qu'il connut sous le Troisième Reich mirent fin à leur longue amitié.

6. L'écrivain et penseur anarchiste norvégien Hans Henrik Jaeger (1854-1910) se fit le pourfendeur de la morale répressive bourgeoise et l'ardent défenseur de la libération sexuelle. Son ouvrage *Scènes de la bohème de Kristiania* (1885) lui valut la prison et une condamnation pour immoralité. Contraint à l'exil, il se réfugia à Paris. Il termina sa vie à Oslo, dans l'indifférence et la misère.

2 – Klaus Mann à Stefan Zweig

Munich, le 17.12.25

Cher Monsieur Stefan Zweig –

J'aurais encore une demande à vous adresser, ce qui ne m'est pas très agréable. Mon éditeur se plaint des préjugés et des opinions malveillantes auxquels il ne cesse de se heurter à mon sujet¹ – et il me prie de lui envoyer les commentaires que j'ai reçus sur mon roman et qui pourraient être publiés. J'ai évidemment pensé à votre première lettre. À vrai dire, je sais par mon père combien il est agaçant de voir des choses d'ordre privé être brusquement utilisées à des fins de propagande commerciale. Mais Enoch² se montre très pressant et je ne peux tout de même pas me servir des nombreuses lettres, parfois très touchantes, écrites par des jeunes gens pour qui *La Danse pieuse* a été un événement.

Comme je vous l'indiquais au début de cette lettre, cette requête ne m'est guère agréable, mais ayez l'amabilité de me dire très vite si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Ce brave Enoch est à Hambourg, dans l'attente des ventes de la période de Noël.

Votre très dévoué

Klaus Mann

1. Dès ses débuts, Klaus Mann fut en butte aux critiques les plus acerbes. La presse lui reprochait d'étaler dans *La Danse pieuse* et surtout dans sa pièce *Anja et Esther* les « déviations » sexuelles de sa génération.

2. Le premier roman de Klaus Mann était paru aux éditions Enoch de Hambourg en 1925.

3 – Klaus Mann à Stefan Zweig

Berlin
Uhlandstrasse 78
Le 10.3.1926

Très cher Monsieur Stefan [Zweig] –

Je suis allé à Vienne deux fois en peu de temps – d’abord pour une lecture et ensuite pour *Anja et Esther*¹ –, chaque fois j’ai voulu passer vous voir sur le chemin du retour, et chaque fois, j’ai eu un empêchement. À Vienne, l’ambiance a été très amusante et très festive, mais je ne souhaiterais pas y *vivre*.

Après avoir passé ces dernières semaines dans de nombreuses villes, j’ai un grand désir de campagne. Vers le 1^{er} avril, j’irai sur la Côte d’Azur, d’abord à Marseille – où je dois rencontrer Erich Ebermayer –, puis ce sera Paris, pour un séjour un peu plus long.

En attendant, j’ai encore de durs combats à mener : négociations avec Ullstein² au sujet du voyage autour du monde, première de *Anja et Esther* le 21 au Lessingtheater, etc.

Sur *La Danse pieuse* continuent de paraître de drôles de choses – la dernière en date est un grand article d’Ernst Weiss³ dans le *Börsencourir*. Et ce serait si aimable à vous d’écrire un papier pertinent sur ce livre !

Salutations cordiales et dévouées,

Klaus Mann

1. Cette première pièce de Klaus Mann fut créée en octobre 1925 simultanément à Munich et à Hambourg. Éreintée par la critique en Bavière, la représentation de Hambourg fit sensation du fait de l’identité

des quatre acteurs : Klaus Mann, sa sœur Erika, Pamela Wedekind (1906-1986) – fille de Frank Wedekind, l’auteur de *L’Esprit de la terre* et de *La Boîte de Pandore* dont Alban Berg s’est inspiré pour son opéra *Lulu* – et Gustaf Gründgens (1899-1963), étoile montante du théâtre de Hambourg, qui épousa Erika Mann en juillet 1926 (ils divorceront trois ans plus tard) et qui inspira à Klaus Mann le personnage-titre de son roman *Méphisto*.

2. Maison d’édition fondée à Berlin en 1877. Erika et Klaus Mann avaient beaucoup de mal à obtenir des contrats pour financer leur projet de voyage autour du monde (cf. lettre 7, note 1).

3. Ernst Weiss (1882-1940), écrivain et médecin autrichien. Il quitta l’Autriche pour Paris en 1938, où, grâce aux soutiens financiers de Thomas Mann et de Stefan Zweig, il put se vouer à l’écriture. On lui doit le roman *Le Témoin oculaire* (écrit en 1939 et publié à titre posthume en 1963). Il se suicida dans sa chambre d’hôtel quand les troupes allemandes occupèrent la capitale française.

4 – Klaus Mann à Stefan Zweig

Munich, le 20.12.26

Très cher Monsieur Stefan Zweig –

Pardonnez-moi de venir à vous avec une demande. Un jeune homme du nom de Fehse¹ prépare avec moi à Berlin une anthologie de la poésie allemande *contemporaine*. La vente de l'ouvrage se fera par souscription et ce sont les éditions Enoch qui le publieront. Nous aimerions beaucoup avoir une *préface* d'un certain poids et nous avons songé à vous. Pensez-vous avoir le temps et l'envie de l'écrire? Il n'est pas nécessaire que ce soit très long et je suis persuadé que ce projet mérite votre collaboration, car ce sont les jeunes poètes qui ont le plus de mal à percer. Je vous serais vraiment reconnaissant de bien vouloir me donner une réponse rapide², voici mon adresse : Oberstrasse 125, Hambourg.

Avez-vous reçu la nouvelle *Le Cinquième Enfant*³, que je vous ai fait adresser? Je suis vraiment désolé de ne pas avoir pu vous dédicacer le livre, mais je n'étais pas en Allemagne au moment de l'envoi.

J'ai eu beaucoup de plaisir à lire votre bel article sur le *Kaspar Hauser*⁴ d'Erich Ebermayer. Moi aussi, je suis convaincu que ce sera un grand succès.

Avec mon fidèle dévouement,

Klaus Mann

1. Willi Fehse (1906-1977), écrivain allemand à l'œuvre prolifique.

2. Stefan Zweig répondit favorablement et rédigea la préface de cette *Anthologie de poésie contemporaine*, qui fut publiée en 1927 aux éditions Enoch de Hambourg.

3. Longue nouvelle de Klaus Mann, publiée en 1926 aux éditions Enoch (in *Speed*, Phébus Libretto, 2011, p. 17-80). Sur la jaquette de la première édition allemande figurait, sous une photo de Klaus Mann, ce commentaire de Stefan Zweig : « Un des espoirs les plus prometteurs de la nouvelle génération. »

4. « Légende dramatique » en dix tableaux, parue en 1927. Cette pièce fut jouée à Hambourg avec Gustaf Gründgens (cf. lettre 3, note 1) dans le rôle-titre et elle fut à l'origine du succès grandissant de son auteur.

5 – Klaus Mann à Stefan Zweig

Hambourg, le 25.1.27

Très cher Monsieur Stefan Zweig –

Merci beaucoup pour votre lettre. Je suis absolument ravi que vous acceptiez d'écrire la préface et je sais avec quel talent vous le ferez. Willi Fehse va certainement prendre très vite contact avec vous. Si vous pouvez nous signaler et nous amener d'autres jeunes poètes, nous vous en serons très reconnaissants.

Avec mon fidèle dévouement,

Klaus Mann

6 – Klaus Mann à Stefan Zweig

Cannes, le 19 septembre [1927]

Cher Monsieur Stefan Zweig –

Après bien des déplacements, voici que j'arrive enfin à vous remercier pour le recueil de nouvelles¹. Elles m'ont toutes les trois extraordinairement fasciné – vous avez un art tout à fait admirable pour rendre «captivantes» même les choses les plus complexes. Cela tient peut-être à votre langue, dense et passionnée. Vous imaginez bien que c'est la troisième histoire qui m'a le plus touché. La scène où le professeur amoureux monte la nuit dans la chambre de l'étudiant et se voit contraint de l'insulter pour se tirer d'embarras est pour moi inoubliable. Je revois aussi le visage du professeur dans ses moindres détails – les petites rides autour de sa bouche irascible et, au-dessus, son front lumineux – et n'est-il pas beau que la force avec laquelle vous dépeignez la force de *son* discours soit d'une intensité si irrésistible que le drame élisabéthain me bouleverse autant que votre étudiant ?

Remercions Dieu que le destin cruel qui frappe le professeur ne soit plus possible aujourd'hui – ou du moins plus nécessaire. Telles que sont les choses *aujourd'hui*, il faudrait être bien médiocre pour aller aussi lamentablement à sa perte du fait de ses tendances² – nous avons sous les yeux des exemples sublimes comme Stefan George³ et André Gide⁴, dont l'existence à elle seule nous montre le degré d'accomplissement que peut atteindre ce type d'homme.

Je passe la moitié de la journée dans cette mer magnifique, et le reste du temps je lis de la philosophie – d'Héraclite à Hegel.

Salutations dévouées,

Klaus Mann

Mon adresse fixe est celle de Munich.

1. Il s'agit du volume de trois nouvelles publié en 1927 aux éditions Insel de Leipzig et portant le titre de la troisième : *La Confusion des sentiments*. Les deux autres étaient *Vingt-Quatre Heures de la vie d'une femme* et *Destruction d'un cœur*. Les remarques de Klaus Mann se rapportent à la nouvelle-titre, qu'il commenta dans la marge. Zweig lui dédicâça le livre par ces mots : «À Klaus Mann ce livre, en remerciement du sien – Stefan Zweig 1927.»

2. *La Confusion des sentiments* raconte l'attirance réciproque d'un étudiant et de son professeur. Ce dernier, spécialiste du théâtre élisabéthain, souffre de ses tendances homosexuelles.

3. Stefan George (1868-1933), poète et traducteur qui défendit un art élitiste élevé progressivement au rang de rituel religieux.

4. Klaus Mann considérait André Gide (1869-1951) comme son mentor. Il lui consacra de très nombreux articles (cf. *Aujourd'hui et demain*, Phébus, 2011) et un livre intitulé *André Gide et la crise de la pensée moderne* (Grasset, 1999).

7 – Klaus Mann à Stefan Zweig

Hôtel Astor, New York

Le 1^{er} novembre 27

Très cher Monsieur Stefan Zweig –

Merci pour votre lettre; mais nous n'avons *décidément* pas de chance. Quand vous serez le 6 à Munich, je serai déjà en Californie...

Ma sœur et moi faisons une tournée de conférences¹ dans ce grand pays – et nous en retirons des impressions absolument inouïes.

Je suis terriblement curieux de savoir ce que vous penserez de mon essai de manifeste². Ce n'est guère plus qu'un essai...

Il m'arrive de voir sur la table de certains jeunes gens un livre intitulé *Conflict*. C'est *La Confusion des sentiments*.

Votre toujours fidèle et dévoué

Klaus Mann

1. Le tour du monde de Klaus Mann et de sa sœur Erika commença en octobre 1927. Après avoir traversé les États-Unis, ils se rendirent au Japon et en Corée, puis rentrèrent par l'Union soviétique. Ce voyage est raconté en détail dans *À travers le vaste monde* (Payot, 2006).

2. Il s'agit du texte intitulé «Aujourd'hui et demain. De la situation des jeunes intellectuels en Europe» (in *Aujourd'hui et demain*, Phébus, 2011, p. 26-50).

8 – Klaus Mann à Stefan Zweig

Munich, le 5.9.28

Cher Monsieur Stefan Zweig –

Voici ma modeste contribution à votre collection¹, en fait c'est le manuscrit auquel je tiens le plus ; mais en pareille compagnie, on souhaite faire *la meilleure* figure possible. (Toutefois on ne peut que se sentir gêné : entre Napoléon et Bach...)

Nous aurions beaucoup aimé vous rendre visite à Salzbourg² ; nous avons vraiment l'intention d'aller vous voir ; et puis rien ne s'est arrangé comme prévu, les correspondances ne convenaient pas et l'horrible petit tortillard s'est révélé *encore* pire qu'on ne pouvait le craindre.

Cela n'a donc pas pu se faire ; une autre fois, j'espère, *bientôt*.

Nous sommes restés pas mal de temps avec Lernet³. Il est tout à fait charmant et singulier, et certainement très talentueux.

Nous avons passé des moments très agréables au *Weissen Rössl*.

Ma sœur vous envoie ses salutations les plus cordiales.

Bien à vous,

Klaus Mann

1. Depuis l'âge de douze ans, Zweig collectionnait les autographes (manuscrits, partitions, etc.). On ignore quelle pièce Klaus Mann a ajoutée à sa collection, qui comportait plusieurs centaines de trésors – dont un fragment du manuscrit du second *Faust* de Goethe, le manuscrit du lied « Mignon » de Beethoven, celui du lied « *Das Veilchen* » (« La violette ») de Mozart. Stefan Zweig vendit sa collection en 1936, estimant qu'« un

nomade fait un mauvais collectionneur». La majeure partie fut achetée par le collectionneur zurichois Martin Bodmer.

2. Depuis le mois de mars 1919, Stefan Zweig habitait à Salzbourg un petit château situé sur le Kapuzinerberg (le mont des Capucins).

3. Alexander Lernet-Holenia (1897-1976), écrivain autrichien. En 1935, Stefan Zweig le recommanda comme librettiste à Richard Strauss, mais le compositeur, jugeant détestables les deux pièces de Lernet-Holenia qu'il avait lues, ne donna pas suite.

9 – Klaus Mann à Stefan Zweig

Walchensee, le 3.VII.29

Cher Dr Stefan Zweig –

Voilà bien longtemps que j'aurais dû vous remercier pour la lettre charmante que vous m'avez écrite à propos de *À travers le vaste monde*. Vous avez montré beaucoup de bienveillance ; c'est un livre impertinent, mais il faut bien dire qu'il a été fait un peu sur commande.

Je suis très curieux de savoir ce que vous penserez de mon roman *Alexandre*¹, que je suis en train de terminer et qui sortira à l'automne ou, en raison de la prépublication, tout de suite après Noël. J'ai fait preuve d'un sacré culot en me risquant dans cette entreprise. J'espère que cela ne se terminera pas trop mal.

Connaissez-vous le Walchensee²? L'endroit est magnifique. Erika et moi, nous nous sommes payé une petite Opel, nous sommes terriblement fiers et envisageons déjà le prochain *À travers le vaste monde*, en voiture.

Salutations cordiales et respectueuses de votre
Klaus Mann

1. Deuxième roman de Klaus Mann, sous-titré *Roman de l'utopie*. Il fut traduit en français dès 1931 chez Stock, avec une préface de Cocteau. En 2012, les éditions Phébus en ont proposé une version révisée.

2. Lac allemand situé dans les Préalpes bavaroises à soixante-quinze kilomètres au sud de Munich.

10 – Klaus Mann à Stefan Zweig

Munich, le 28.IX.29

Très cher Monsieur Stefan Zweig –

En rentrant de voyage, la nuit dernière, j'ai trouvé votre livre sur Fouché¹. Je vous en remercie sans attendre, c'est très aimable à vous d'avoir pensé à moi. Comparée à cette œuvre imposante, la petite chose que je vous ai envoyée récemment me paraît encore plus insignifiante.

Je sais déjà que la lecture de votre ouvrage sera pour moi instructive et passionnante car j'ai lu les derniers chapitres dans le *Neue Freie Presse*², c'était, je crois, dans le numéro de la Pentecôte. Je me souviens que je faisais un assez long voyage en train et que cette lecture fut une distraction si formidable et si intense que j'en oubliai jusqu'au bruit des roues.

Je regrette beaucoup que nous nous rencontrions si rarement. Je lis de temps à autre qu'Erich E.³ vous a rendu visite, ce qui me rend un peu jaloux.

Salutations cordiales de votre

Klaus Mann

1. *Joseph Fouché. Portrait d'un homme politique*, biographie que Zweig écrivit par pur plaisir d'explorer la psychologie d'un homme qui lui était antipathique.

2. Grand quotidien autrichien (1864-1938) de tendance libérale, auquel collaborèrent des écrivains renommés comme Stefan Zweig, Hugo von Hofmannsthal et Arthur Schnitzler.

3. Erich Ebermayer (cf. lettre 1, note 5).

11 – Klaus Mann à Stefan Zweig

«Fasaneneck» Berlin W 15
Kurfürstendamm 26 a
22.XI.29
(66^e anniversaire de Gide)

Très cher Monsieur Stefan Zweig –

Votre belle lettre si perspicace m’a fait particulièrement plaisir. Vos éloges m’ont procuré une grande satisfaction et les objections que vous avez formulées m’ont d’emblée convaincu.

La presse réagit avec une lenteur frappante ; une recension détaillée de votre part serait sans doute très efficace. Je vous serais très reconnaissant de la proposer au *Literarische Welt* ; depuis que je me suis querellé avec un certain Eggebrecht¹, cette revue se montre on ne peut plus désagréable à mon égard. Pensez-vous que ce soit faisable ?

Salutations cordiales et respectueuses,

Votre

Klaus
Mann

1. Dans la revue *Literarische Welt* (26 août 1927), le critique Axel Eggebrecht avait traité Klaus Mann et les amis écrivains avec lesquels il avait fondé la revue *Jüngste Dichtung* de « jeunes gens ignorants, snobs et puérils » mettant en avant leurs « complexes somatiques et sexuels ».

12 – Klaus Mann à Stefan Zweig
[télégramme]

26 nov. 29

*das tagebuch*¹ est d'accord pour publier votre
recension remerciements cordiaux
Klaus Mann

1. Hebdomadaire de gauche fondé à Berlin en 1920 et dont la rédaction fut transportée à Paris en 1933. Dirigé par Leopold Schwarzschild (déchu de la nationalité allemande dès le 23 août 1933) et Joseph Bernstein, *Das Neue Tage-Buch* y parut jusqu'à l'Occupation en 1940.

13 – Klaus Mann à Stefan Zweig

Munich, le 22.XII.29

Très cher Monsieur Stefan Zweig –

Je vous souhaite un Noël serein et une très fructueuse année 1930.

J'espère que vous avez bien reçu mon télégramme de Berlin. Depuis, je me précipite sur *Das Tagebuch*, je l'achète, je cherche – mais jusqu'ici sans résultat. Pourtant Leopold Schwarzschild était d'accord.

Je passe les fêtes dans la glorieuse demeure parentale¹ ; mais je repartirai début janvier.

Avec mes meilleures salutations,

Votre

Klaus Mann

1. Le 10 décembre avait eu lieu à Stockholm la cérémonie au cours de laquelle Thomas Mann avait reçu le prix Nobel de littérature. Une partie de l'argent lié à ce prix servit à éponger les dettes contractées par Klaus et Erika lors de leur tour du monde.